

FROST, Stanley Brice, *McGill University: For the Advancement of Learning, Volume II, 1895-1971*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1984. 493 p.

Paul Axelrod

Volume 39, Number 2, Fall 1985

Histoire de la famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304360ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304360ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Axelrod, P. (1985). Review of [FROST, Stanley Brice, *McGill University: For the Advancement of Learning, Volume II, 1895-1971*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1984. 493 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39(2), 284-286. <https://doi.org/10.7202/304360ar>

FROST, Stanley Brice, *McGill University: For the Advancement of Learning*, Volume II, 1895-1971. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1984. 493 p.

Les histoires d'universités connaissent depuis une décennie, une véritable renaissance. Des études en un ou deux volumes ont paru sur les institutions suivantes : Alberta, McGill, McMaster, Mount Allison, Queen's, Saskatchewan, Western et Winnipeg. D'autres recherches sont en cours. La qualité de ces ouvrages varie énormément; certaines sont excellentes, d'autres sont atroces. Dans les pires cas l'auteur se contente de poursuivre la tradition de glorifier le passé de l'université tout comme si l'institution n'était qu'une équipe de football et l'historien un «cheerleader». Néanmoins, plusieurs de ces ouvrages constituent des contributions valables à notre compréhension des réalités sociales, culturelles administratives et régionales. Ils sont rédigés par des professeurs sérieux qui honorent leur université en présentant une histoire simple, perspicace et professionnelle sans louer outre mesure les fondateurs et les chefs.

L'histoire de McGill de Stanley Frost (Volume II) tombe carrément entre les deux extrêmes. Si elle est appliquée, lisible et érudite, elle est aussi parfois trop généreuse, trop traditionnelle et pas assez critique.

Dans ce second volume Frost reprend le fil de son récit avec les interrogations posées lors du départ du recteur William Dawson (1855-1893) qui eut une influence énorme sur la genèse de cette institution. La première partie de ce volume qui couvre la période 1893-1960, est assez typique des histoires institutionnelles d'universités canadiennes. Elle se concentre sur les administrateurs qui ont guidé et dominé McGill. Les recteurs: Sir William Peterson, Sir Arthur Currie et F. Cyril James; et les chanceliers: Sir William Macdonald et Edward Beatty, occupent le centre de la scène. Dans le récit de Frost tous ces hommes étaient si dévoués et si compétents qu'on a du mal à les distinguer

les uns des autres. Leur influence collective avait toutefois une signification plus large. Leurs titres de chevalier n'étaient pas le fait du hasard, mais représentaient le pouvoir de l'impérialisme britannique sur le campus. La Première Guerre était une époque de gloire pour McGill qui fournit l'effort le plus considérable (y inclus la vie de 363 hommes) de toutes les universités canadiennes pour «sauver» l'empire.

Cette soumission à l'empire influait jusqu'au choix des recteurs; on cherchait partout en Angleterre et les Canadiens n'avaient pas besoin de postuler. L'exception était Sir Arthur Currie, un Canadien sans diplôme universitaire devenu célèbre grâce au commandement des forces canadiennes en France pendant la guerre. Son étoile avait vite décliné cependant, et il était vilifié par l'ancien ministre des Milices, Sam Hughes, et soupçonné d'avoir payé ses dettes avec des fonds du gouvernement. Pourquoi a-t-il été choisi comme recteur malgré l'absence de qualifications et le scandale qui l'entourait? Frost ne répond pas adéquatement à cette question. Il l'explique entièrement par des raisons sentimentales. McGill aurait été ébloui par ce «chef» et «héros», mais il doit avoir beaucoup plus à dire sur cette affaire ou sur Currie que ne l'admet Frost.

En ce qui concerne le leadership, McGill dépendait énormément sur les chanceliers et surtout sur l'entrepreneur Edward Beatty qui a même assumé les fonctions de recteur intérimaire pendant dix huit mois durant la Crise. D'après Frost, il était essentiel à McGill de compter sur les contributions financières de riches chanceliers et gouverneurs pour contrer le refus du gouvernement du Québec d'accorder les subventions nécessaires à l'université. Il y a sans doute du vrai dans cette vision des choses, mais l'atmosphère de club privé du Conseil d'administration qui excluait les catholiques et les francophones était une cause aussi bien qu'une conséquence de l'aliénation de la communauté québécoise. Sur ce point, Frost est trop généreux envers l'administration de McGill.

Par ailleurs, on comprend mal sa justification de l'antisémitisme officiel de l'université dans la période entre les deux guerres. Des rumeurs sur la politique discriminatoire d'admission circulent au Canada depuis des générations et l'historien de McGill aurait dû accorder à cette question toute l'attention qu'elle mérite. Or Frost n'y consacre qu'un seul paragraphe en expliquant que les très fortes moyennes demandées aux Juifs à la faculté des arts et le système des quotas dans les facultés professionnelles découlaient du fait que «liberal as its tradition might be, McGill was not ready for such a sudden change in its constituency» que produirait l'abandon de cette politique.

Voilà une interprétation charitable! Dans les archives de McGill se trouve une lettre d'Ira A. Mackay, doyen de la faculté des arts et sciences qui n'est pas citée par Frost. Pour justifier son refus d'accepter des savants européens qui cherchaient un refuge au Canada, Mackay écrivit à Currie en 1933, «The simple and obvious truth is that Jewish people are of no use to us in this country». Mackay était à l'origine, quelques années plus tard, des politiques antisémites adoptées par l'université. Qu'une université si «libérale» soit réceptive à des idées aussi racistes mérite sûrement une explication plus détaillée.

Le maintien de l'image de McGill comme institution ouverte et libérale force Frost à passer sous silence d'autres faits troublants. Pendant les années trente, les idées socialistes et anti-impérialistes de Leoanrd Marsh et Eugene Forsey agaçaient l'administration. Le recteur, Lewis Douglas, conçut un plan pour se débarrasser de ces trouble-fête. En changeant les règles d'engagement, de promotion et d'octroi de la permanence et en invitant des professeurs qui contrediraient les philosophies «collectivistes» de Frank Scott et Carl Dawson, l'université a cherché à neutraliser la dissidence politique par des mesures administratives. Frost voit cette violation de la liberté académique comme un moyen «positif» et «libéral» de confondre des professeurs avec des points de vue radicaux. Cette interprétation nous semble pour le moins surprenante.

L'intérêt de ce volume reste moins dans sa description des puissances universitaires que dans l'analyse des courants intellectuels à McGill et surtout dans la période après 1945. La majorité des historiens évitent la discussion de développements dans des disciplines qu'ils connaissent mal, mais Frost accorde autant d'importance aux sciences pures qu'aux sciences humaines. Il analyse la crise intellectuelle dans celles-ci créée par l'incertitude quant aux connaissances essentielles, problème qui ne préoccupait guère les sciences pures à l'époque de la physique nucléaire. McGill s'est taillé une réputation enviable dans les domaines des sciences physiques et médicales et Frost rend accessible à un large public les réalisations des personnages clés dans ces spécialisations. Même si l'analyse du curriculum et de la recherche ne constitue pas une véritable histoire intellectuelle, elle sera une source importante pour les historiens dans ce domaine.

La dernière partie de ce volume traite les années turbulentes de la révolution tranquille et de la contestation étudiante. L'administration est toujours traitée plus favorablement que les critiques francophones et ceux sortis des rangs étudiants. En fin de compte, la défense de McGill et de son administration est le thème principal de ce livre qui constitue une histoire officielle élégante. Toutefois, ceux qui ont un statut moins important ont également une histoire; elle reste à écrire.

*Division of Social Science
York University*

PAUL AXELROD
Traduction: JOHN A. DICKINSON